

On était alors parvenu aux plus longs jours de l'année, c'est-à-dire que, sous ces latitudes élevées, le soleil, qui ne se couchait pas, atteignait le plus haut point des spirales qu'il décrivait au-dessus de l'horizon.

Cette absence totale de nuit n'était pourtant pas très-sensible, car la brume, la pluie et la neige entouraient parfois le navire de véritables ténèbres.

Jean Cornbutte, décidé à aller aussi avant que possible, commença à prendre des mesures d'hygiène. L'entrepont fut parfaitement clos, et chaque matin seulement on prit soin d'en renouveler l'air par des courants. Les poêles furent installés, et les tuyaux disposés de façon à donner le plus de chaleur possible. On recommanda aux hommes de l'équipage de ne porter qu'une chemise de laine par-dessus leur chemise de coton, et de fermer hermétiquement leur casaque de peau. Du reste, les feux ne furent pas allumés, car il importait de réserver les provisions de bois et de charbon de terre pour les grands froids.

Les boissons chaudes, telles que le café et le thé, furent distribuées régulièrement aux matelots matin et soir, et comme il était utile de se nourrir de viandes, on fit la chasse aux canards et aux sarcelles, qui abondent dans ces parages.

Jean Cornbutte installa aussi, au sommet du grand mât, "un nid de corneilles," sorte de tonneau défoncé par un bout, dans lequel se tint constamment une vigie pour observer les plaines de glace.

Deux jours après que le brick eut perdu de vue l'île Liverpool, la température se refroidit subitement sous l'influence d'un vent sec. Quelques indices de l'hiver furent aperçus. La jeune Hardie n'avait pas un moment à perdre, car bientôt la route devait lui être absolument fermée. Elle s'avança donc à travers les passes que laissaient entre elles des plaines ayant jusqu'à trente pieds d'épaisseur.

A continuer

—:o:—

Il ne faut jamais remettre au lendemain, ce qu'on peut faire le jour même.

Qui, par sa faute, perd un œuf, peut au moins en perdre un autre.

Fais ta besogne plutôt le matin que le lendemain.

Suite et fin.

Nous aurions pu en avoir pour un mois que cela n'eût été parfaitement indifférent. Je tenais une histoire, une histoire "ayant la senteur du terroir Laurentien," comme dit si bien M. Taché. Je déposai donc ma pipe pour mieux me recueillir, et mon hôte commença ainsi :

—Il faut savoir, Monsieur, que je ne suis pas né ici. Mon défunt père n'ayant qu'une petite terre à St. Lazare la paroisse des "que eux," comme on dit, à quelques

lieues plus bas dans les terres. Or donc, il y a bien longtemps de ça, un soir d'été que le bon-homme veillait avec quelques voisins, la conversation vint à tomber sur les avocats, et tous hormis mon père qui n'avait jamais eu affaire aux gens de lois, s'accordaient à dire qu'il n'y a rien de mieux au monde qu'une "consulte."

—Un tel, grâce à une "consulte," avait gagné cinquante piastres.

Un autre avait vu reculer les limites de sa terre d'un demi arpent sur toute sa longueur. Bref, Baptiste renchérissait sur Pierre, et Pierre sur Baptiste, si bien que mon brave défunt père en reentra tout pensif à la maison, bien résolu à avoir, lui aussi, sa "consulte," à la première occasion.

La moisson approchait ; si tôt qu'il eut coupé son blé, il attela un bon matin sa jument blonde, et se rendit à Québec.

Après avoir cherché quelques temps le bureau d'un avocat, il en découvrit un, entra et s'assit, attendant son tour, après avoir eu soin de déposer son chapeau à terre et de ramener ses jambes sous lui de manière à occuper le moins d'espace possible dans le bureau qui lui faisait l'effet d'un sanctuaire.

—Eh bien ! le père, qu'y a-t-il à votre service ? lui dit l'avocat après avoir congédié les autres visiteurs.

—Je voudrais une consulte, Monsieur.

—Fort bien ; contez-moi votre affaire...

—Quelle, Monsieur ?... je n'ai pas d'affaire, moi ; je ne vous demande qu'une "consulte" et une bonne, comme celle de Baptiste par exemple.

—Mais êtes-vous en procès ?

—Non.

—Voulez-vous en faire un à vos voisins ?

—Sainte croix légitime ! que le bon Dieu m'en pré-serve.

—Mais enfin vous devez toujours avoir un motif quelconque pour demander une "consulte" ?

—Non Monsieur, dit mon père en se levant tout-à-coup, voici ce que c'est ; et il se mit à raconter tout ce qu'il avait entendu à St. Lazare. Baptiste, n'ayant gagné dix arpents de terre avec une "consulte."

Les "consultes" des avocats sont bonnes comme vous voyez ; donnez m'en donc une pour l'amour du ciel, ça fait que je courrai ma chance comme eux autres.

C'est bien, le père, rasséyez-vous, lui dit l'avocat en faisant semblant d'ouvrir quelques uns des gros livres de sa bibliothèque.

Mon père le suivait des yeux. Bientôt il le vit écrire quelques mots, et au bout d'un instant il lui remit, d'un air solennel, le bout de papier que vous venez de lire, et que mon défunt père reçut avec les marques du plus profond respect.

—C'est une piastre pour votre "consulte," mon brave homme, saisissez-la bien, que Dieu vous bénisse.

—Merci, fit mon père en payant l'homme de loi, que le bon Dieu vous bénisse aussi, et bonne santé.

Arrivé dans la rue, il plia soigneusement sa "consulte" en quatre, l'enveloppa dans son mouchoir, et l'attacha à sa veste, du côté du cœur, avec quatre épingles.

À deux heures, Monsieur à peu près à l'heure que nous parlons, mon défunt père était de retour ; et comme vous pouvez bien le penser, il n'eût rien de plus pressé que de montrer sa "consulte." Je m'en souviens encore comme si ça s'était passé d'hier. Personne ne sachant lire chez nous, —je n'avais alors que sept ou huit ans, —on m'envoya quérir le maître d'école. J'y courus comme le vent. Dès

qu'il fut arrivé, mon père lui tendit avec joie le papier qu'il avait rapporté de la ville, et le maître d'école la lut à haute voix, en déclarant que c'était magnifiquement écrit.

Et bien pensé, ajouta mon défunt père, en serant soigneusement sa "consulte," avec son contrat de mariage et son image de première communion.

Il faisait une chaleur accablante cette journée là.

—Va donc te reposer mon pauvre José, lui dit ma bonne vieille mère que vous avez vu en entrant, il me semble que tu l'as bien gagné, tu n'en sera que plus alerte demain pour rentrer notre grain.

—Y penses-tu, ma vicille, répondit mon père qui achevait de mettre son habillement de la semaine. Y penses-tu ?... "Il ne faut jamais remettre au lendemain ce qu'on peut faire le jour même." Nous allons rentrer notre grain tout de suite, et si Baptiste a achevé de serrer le sien, il nous donnera un coup de main. Va voir, s'il est chez lui, mon gas ?

Le soir notre récolte était dans la grange. Durant la nuit il s'éleva une tempête furieuse. Un coup de nord-est comme aujour d'hui, ça dura trois jours. La pluie tombait à torrents. Si notre récolte fut restée dehors, elle était perdue. De puis lors, mon défunt père a toujours suivi la "consulte" à la lettre, et pour ne pas la perdre de vue, c'est lui même qui la fit encadrer.

Une dizaine d'années plus tard, nous quittâmes St. Lazare pour venir nous établir ici. Dieu nous a bénis, parce que "nous ne songions jamais à remettre au lendemain ce que nous pouvions faire le jour même."

AVIS.

Nous reprenons aujourd'hui la publication de notre journal que nous avons été obligé de suspendre depuis le 19 février pour des raisons imprévues. Nous espérons à présent de pouvoir le continuer sans interruption.

Nous profiterons de cette occasion pour prier ceux qui n'ont pas encore payé leur souscription de vouloir bien le faire au plus vite.

JOURNAL POUR TOUS

ALBUM LITTÉRAIRE

Publié tous les Jendis à Ottawa, Ont.,
par P. NAP. BUREAU.

CONDITIONS DE L'ABONNEMENT :

Un an..... \$0.50
Six mois..... 0.35
Un numéro..... 0.02

L'abonnement est strictement payable d'avance.

Toutes lettres, envois d'argent, etc. devront être adressés au soussigné.

P. NAP. BUREAU.

701 rue Sparks, Ottawa